

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

F. I. B. M. I. N. H. P. R. O. U. L. X.

ANNONCES :

Première insertion 10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc..... 3 centins par ligne

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désiront s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

MM. J. B. Rolland & Fils, libraires à Montréal
M. J. A. Langlais, libraire à St. Roch de Québec ont bien voulu se charger de l'agence de la "Gazette des Campagnes."



L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés ; sinon, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration de ce journal doit être adressé à FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.

ABONNEMENT : } Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première } ABONNEMENT
\$1. PAR AN. } Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité. } \$1. PAR AN.

SOMMAIRE

Revue de la Semaine : Expulsion des RR. PP. Jésuites, de la république du Nicaragua, dans l'Amérique centrale.—M. Pabbé L. Provancher, rédacteur du *Naturaliste Canadien*, dans son récit de voyage en Europe, fait un triste tableau de la ville de Paris, au point de vue de l'irréligion qui y règne pour ainsi dire en maitresse, quoique la piété n'ait pas tout à fait déserté cette grande ville du pays de nos ancêtres.—L'éloge de nos religieuses par notre confrère de *l'Echo des Canadiens*.—Le factionnaire du Saint-Sacrement.
Causerie Agricole : L'agriculture glorifiée par Dieu ; discours de Mgr Dupanloup, sur l'agriculture.
Sujets divers : Valeur nutritive des fourrages.—L'art de traire les vaches.—Le pressage des fourrages.
Choses et autres : Ce que produit aux Etats-Unis la consommation des liqueurs enivrantes.—Vérité la plus grande.—Amour de la vie rustique.—Cultiver sans fumier, c'est se ruiner.—Axiômes.
Recettes : Mastic pour coller très-solidement les bois avec des matières d'une autre nature.—Manière de conserver le miel.

REVUE DE LA SEMAINE

Expulsion des jésuites.—Quelques journaux contaient, il y a une quinzaine, de jours, un récit très-romantique et très-mouvementé de l'expulsion des Jésuites de la république du Nicaragua, dans l'Amérique centrale.
Le motif de cette expulsion aurait été des intrigues ourdies par la Compagnie contre le gouvernement, et un peu aussi contre le clergé séculier.
Inutile d'ajouter que nous n'avons pas cru un mot de ces racontars. Quand la Franc-Maçonnerie a les coudées franches dans un pays, monarchie ou république, si la persécution vient à y sévir contre la religion, il ne faut en chercher la cause nulle part ailleurs que dans les haines sectaires. Les sociétés secrètes ne toléreront jamais, quand elles pourront s'y opposer, l'existence et le développement des ordres religieux, sociétés chrétiennes et qui n'ont de secret pour personne.
Un journal catholique de Nicaragua, *l'Amigo del pueblo*, qui paraît à Chinandaga, nous apporte aujourd'hui des nouvelles de la dernière heure au sujet du départ des PP. Jésuites expulsés de la république.
D'après ce journal, des troubles avaient éclaté à León à la nouvelle du départ des pères. Une escorte du gouvernement avait été désarmée par la foule, l'officier avait été tué. L'état de siège était proclamé.
A la sortie des pères, une grande agitation s'est produite. Les Indiens de Subtiaba ont voulu s'opposer à leur expulsion. Les troupes du gouvernement ont tiré sur le peuple : il y a eu quelques blessés.
Voici textuellement les dernières nouvelles de *l'Amigo del pueblo* :
" Au moment où nous écrivons ces lignes, les RR. PP. de la Compagnie de Jésus ont été emmenés à Corinto, pour les y faire attendre le paquebot qui doit les conduire en des contrées lointaines. Quels sont donc ces prêtres qui se sont attiré l'estime profonde du peuple et la haine de ceux qui se disent esprits forts

A nos abonnés retardataires—Depuis plus de trois mois nous avons fait appel à nos abonnés retardataires, les priant de nous faire parvenir leurs arrérages d'abonnement à la *Gazette des Campagnes*, afin de nous permettre de renouveler une partie de notre matériel d'imprimerie ; mais bien peu ont répondu à cet appel. Nous l'avons dit, ce renouvellement doit nous occasionner une dépense de près de (\$400) quatre cents piastres, et pour cela nous avons besoin du concours de nos abonnés, nous avons besoin de l'argent qu'ils nous doivent. Que l'on se fasse donc un devoir de répondre à cet appel d'ici au 18 septembre, afin que nous profitions, pour faire cet achat, du voyage que nous devons faire à Montréal après cette date.—Recevoir dans douze jours ce que nous demandons avec instance depuis trois semaines, ne serait certainement pas un miracle ; mais ce serait pour nous une belle fortune, et qui témoignerait de l'intérêt que l'on porte pour le succès de la *Gazette des Campagnes*.

au point que leur expulsion émeut si vivement le pays ! Ce sont les enfants de Loyola, de celui qui demanda pour son ordre la persécution constante pour la plus grande gloire de Dieu. Le dessein providentiel s'accomplit aujourd'hui parmi nous. Malheur aux persécuteurs !

« Les pères sont partis aujourd'hui pour Panama. Le gouvernement a donné les ordres afin que les pères soient conduits en première classe, et les frères en seconde. Le peuple de Léon s'est empressé immédiatement de payer 300 piastres pour obtenir que les frères n'aient pas à subir les désagréments de voyager en seconde classe.

« Plusieurs familles distinguées de Léon et Chinandega sont allées faire leurs adieux aux pères à Corinto. Le peuple y a été représenté par un grand nombre d'individus.

« Les autorités et habitants de Corinto se sont très-bien comportés envers les pères expulsés. Ils ont fait leur devoir alors que tant d'autres ne l'ont point fait dans ces tristes circonstances. »

— On lit dans une correspondance de M. l'abbé Provencher publié dans le *Naturaliste Canadien*, des détails bien navrants sur ce qui se passe à Paris, la plus grande ville de France, où l'irréligion et le dévergondage est à l'ordre du jour, en voici un extrait :

« *Dimanche, 6 mars.* — Quel coup d'œil se présente à nous ce matin dès notre sortie pour nous rendre à l'église ! Les boutiques sont partout ouvertes, les rues sont occupées par de lourds camions chargés de matériaux, et de nombreux ouvriers sont au travail et dans des constructions privées qu'on érige, et dans des rues qu'on répare. Mais quoi, dites nous à notre compagnon, cette ville si belle, si riche, si élégante, cette capitale du monde civilisée croit pouvoir se passer de Dieu, et lui refuse l'hommage de ce repos qu'il a toujours si impérieusement exigé ? Elle en portera tôt ou tard la peine. Le Maître de l'Univers saura bien encore, quand le moment en sera venu, trouver des Prussiens pour humilier et punir cette nation ingrate qui le méprise et foule aux pieds ses commandements. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Si le Seigneur n'y met lui-même la main, c'est en vain que veillent à la garde de la maison ceux à qui elle a été confiée. Si cependant l'oubli de Dieu, la violation du dimanche était le seul crime qu'on eût à reprocher à la France, on pourrait encore ne pas désespérer de son pardon, mais qu'on ouvre ses journaux et ses revues, qu'y voit-on ? Ce n'est plus seulement par l'indifférence qu'on se rend coupable envers Dieu, on lui déclare ouvertement la guerre. *Ni Dieu ni Maître* porte pour titre l'un de ces journaux, et l'on y prêché ouvertement l'athéisme. La religion — la superstition comme on l'appelle — a fait son temps, répète-t-on, il faut la remplacer par le culte de la raison. Et là-dessus, on enlève les crucifix des écoles, on les entasse pêle-mêle dans une charrette et on va les verser dans un coin d'une salle municipale. L'homme descendu du singe, dit un autre organe, poursuit son évolution comme tous les autres êtres de la nature, et quand le temps de sa dissolution est arrivé, ses éléments vont se mêler à la poudre de tous les autres êtres qui l'ont précédé ; et, il n'en reste plus rien. Quand on en est rendu ainsi à ne craindre plus ni Dieu ni diable, quelle morale veut on qui puisse rete-

nir l'homme dans le devoir ? Aussi, voyez déjà les fruits de cette irréligion, de ce dévergondage de la raison ! Des ambitions effrénées se sont emparé du pouvoir ; c'est au nom de la liberté qu'on opprime la liberté même ; la propriété particulière n'est plus respectée. Au nom de la légalité on vient vous arracher de votre demeure et vous jeter sur le pavé ; on vient vous ravir vos enfants pour leur montrer dès l'âge le plus tendre la voie de la perversité. Toutes les franchises honnêtes sont ou entravées ou supprimées, seule la licence, la liberté de faire la guerre à Dieu, d'entraver le libre exercice de la religion, est reconnue et proclamée. Français, vous apprendrez encore une fois de plus qu'on ne se moque pas impunément de Dieu. Le Dieu qui voit vos iniquités et votre acéleratesse rendra à chacun selon ses œuvres, *reddet unicuique secundum opera ejus*, (Rom. 2, 5, 6), l'histoire est là pour nous donner mille fois la confirmation de cette vérité.

« Mais la France a-t-elle oublié son Dieu à ce point qu'il ne s'en trouve plus chez elle qui fasse le bien, *non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*, comme disait le prophète ? Détruisons-nous, la race de saint Louis n'est pas encore éteinte ; la fille aînée de l'Eglise compte encore des légions de ses enfants ; la nombreuse assistance que nous avons vue aux messes de S. Sulpice ce matin, bien plus encore la société d'élite qui se pressait cet après-midi autour de la chaire Notre-Dame pour entendre le Père Montsabré et suivre la procession réparatrice qui venait ensuite, nous est une garantie que la foi, nous dirons plus, la piété même n'a pas encore déserté le pays de nos ancêtres. Si l'ivraie paraît l'emporter sur le bon grain en plus d'un endroit, la moisson n'est pas encore désespérément perdue.

« Cette procession réparatrice qui se fait à Notre-Dame le premier dimanche de chaque mois, est une amende honorable pour les nombreux outrages à la divinité durant la grande révolution de 1793, auxquels on joint sans doute aujourd'hui les horreurs non moins révoltantes de la Commune de 1871.

Les religieuses. — Nous empruntons à l'*Echo des Canadiens*, publié à Manchester, E.-U., l'éloge suivant que fait notre confrère, du caractère, de la dignité et du dévouement de nos religieuses, partout où elles se trouvent :

« On ne saurait trop apprécier les services importants, rendus depuis un grand nombre d'années, par ces femmes généreuses et nobles, vouées à l'état religieux. En effet, quelle mission ont à remplir ces vaillantes protectrices de l'enfance ?... C'est de consacrer leur vie entière au service et à la gloire de Dieu. Cette mission a été celle des anges, elle est grande et sublime ! Et voyons avec quel courage invincible les bonnes Sœurs de charité, après avoir rendu des services signalés dans le monde entier, ont supporté glorieusement les persécutions infâmes des impies ! Encore aujourd'hui nous n'avons qu'à jeter nos regards vers cette France qui fut jadis la fille aînée de l'Eglise, pour voir se renouveler ces actes d'injustice et d'infamie, vis-à-vis des humbles servantes de Jésus-Christ.

« Qu'ont-elles fait à cette France Républicaine ? Du bien... Pourquoi sont-elles attaquées par un gouvernement irréligieux ?... Parce qu'elles lui ont fait

du bien. Pourquoi les religieux sont-ils chassés de la France? C'est parce que, aujourd'hui, l'immoralité régnant sur un pied égal aux mœurs des crocheteurs de sacristies, s'étend de jour en jour, et finira par aveugler une partie du peuple français dans ses vices, et bannir loin de lui un dernier reste de conscience, pour donner un plus libre cours à ses passions.

« La France expulsée les religieuses; le monde chrétien et moral les accueille avec joie; car, partout où elles passent, elles laissent derrière elles un large sillon de consolations et de bienfaits. La preuve est là. Il ne nous faut pas aller plus loin, pour rencontrer des faits de dévouement héroïque.

« Que la France aux Ferry, aux Gambetta, aux Freycinet et autres radicaux de cette trempe, contemple ses derniers désastres: sa guerre avec l'Allemagne en 1870; et là, elle ne pourra refuser les hauts faits de patriotisme et de dévouement, accomplis par ces consolatrices des affligés. Qu'elle se présente les batailles de Gravelotte, de Sedan, le siège de Paris, etc.; là encore, des faits héroïques ont été accomplis. Ici un soldat blessé qui gémit avec douleur, et qui crie à haute voix de l'achever. La bonne religieuse arrive, et console ce malheureux désespéré. Elle l'exhorte à prier Dieu, elle prie aussi, et tâche d'apaiser les souffrances du soldat blessé au champ d'honneur. Aussi il faut converser avec les vieux troupiers, pour voir avec quelle tendresse ils bénissent le nom des Sœurs de Charité.

« Maintenant, après avoir suivi ces religieuses persécutées en France à laquelle elles ont été si nécessaires, nous représenterons les bienfaits qu'elles ne cessent de répandre en instruisant la jeunesse.

« On ne pourrait calculer l'immensité de bien qu'elles font.

« Voyons avec quelle bonté touchante elles accueillent les jeunes enfants, pour leur enseigner leur religion et leur langue, et, par là, les présenter ensuite au pays, comme citoyens chrétiens et craignant Dieu. Mais leur mission ne se borne pas encore là!... Après avoir enseigné pendant la journée, l'éducation chrétienne et civile, le soir, bien souvent, leur charité les entraîne à aller prodiguer des consolations aux malheureux souffrants, ou sur le bord du tombeau.

Le factionnaire du Saint-Sacrement. — Il y a quelques années, un régiment vint tenir garnison à Orléans (France). Or, depuis l'arrivée de ce nouveau régiment, le curé de la cathédrale avait remarqué, avec surprise, un militaire qui, chaque jour, depuis une heure jusqu'à trois heures, se tenait debout, immobile et droit comme une colonne, au milieu de l'église, devant la grille du chœur. Le bon chanoine n'eût pas été du tout fâché de savoir ce que cela signifiait.

Un jour, un capitaine du régiment vint visiter la cathédrale avec sa dame. Le curé le fait entrer dans la sacristie; il raconte ce qui se passe et ajoute: « Attendez un instant; le moment va arriver. » Une heure sonnée, et le militaire se met à son poste. Le capitaine le regarde et s'écrie:

— Mais, c'est mon soldat de confiance, un excellent militaire et un brave garçon.

On le fait venir.

— Et que fais-tu donc ici? lui dit son chef.

— Mon capitaine, je fais deux heures de faction pour le bon Dieu. Voyez-vous, mon capitaine, c'est

plus fort que moi; ça m'échauffe le sang..... Il y a des factionnaires partout; à Paris, il y en a quatre pour le Président; ici, mon général en a deux, mon colonel en un; pour le préfet factionnaire, un aussi.

Lorsque je vins ici, je me dis: le bon Dieu est pourtant plus que ces choses là..... et pas un factionnaire pour lui. Eh bien, moi je lui fais une faction quand je suis libre, et je vous assure que le temps n'est pas long, puisque j'aime Dieu comme vous l'aimez, mon capitaine.

En effet, le capitaine avait le bonheur d'être chrétien par sa vie, et il comprenait le soldat comme M. de Maistre: « un brave jeune homme qui craint Dieu et qui n'a pas peur du canon. »

CAUSERIE AGRICOLE

L'AGRICULTURE GLORIFIÉE PAR DIEU

Il y a bien peu de traités d'agriculture où l'on ne lise pas sur la première page ces paroles si vraies: « L'agriculture est le plus ancien, le plus nécessaire, le plus noble des arts; » les journaux d'agriculture même les répètent souvent à leurs lecteurs. Cependant la plupart des cultivateurs sont les premiers à ne pas y croire, disant, eux mêmes qu'il est plus facile de faire ces éloges sur le papier que d'avoir à s'astreindre au rude travail des champs, mener, comme ils le disent, une *vie de mercenaire*; c'est pour cela que l'on dédaigne l'état du cultivateur et que malheureusement on apprend trop souvent aux enfants à le mépriser.

C'est un mépris à l'égard de l'œuvre la plus sublime du Créateur en faveur des hommes. Voici ce que dit le Saint Esprit, par la bouche de Salomon: « Aime les travaux pénibles et l'agriculture créée par le Très-Haut. »

Le Verbe lui-même se soumet à la loi du travail des mains. Les apôtres suivent aussi son exemple.

Le Sauveur vient au monde, et c'est à l'humble toit du travailleur qu'il demande un abri; de ses mains divines il façonne des instruments d'agriculture. En effet, une tradition précieuse nous apprend qu'il faisait des charrues et des jougs. « Il ouvre la bouche pour instruire; jamais homme n'a parlé comme lui, et ses plus riantes, ses plus saisissantes comparaisons, il les emprunte à la vie champêtre, montrant ainsi toute l'estime qu'il a pour elle. Le lis des champs, les moissons de la plaine, la vigne des côtoaux, telles sont les similitudes qu'il emploie à chaque instant; il va dans ce langage figuré, jusqu'à qualifier son père céleste d'agriculteur: *Pater meus agricola est.* »

N'est-ce pas assez dire pour nous faire apprécier d'avantage l'état du cultivateur. Les saints ne se sont-ils pas sanctifiés en se faisant les apôtres de l'agriculture et de la religion? L'Eglise elle-même, dans la personne de son clergé, n'a-t-elle pas eu pour cet art la plus grande sympathie? Il nous faudrait écrire un volume de plusieurs cents pages pour rapporter tout ce qu'a fait même notre clergé canadien pour l'agriculture. Dans tous les pays le clergé a toujours été à la tête du mouvement ayant pour but d'aider au progrès de l'agriculture.

Nous ne pouvons nous défendre de publier ici, pour la deuxième fois, l'éloquent discours que faisait, il y a

quelques années, feu Mgr Dupanloup, en faveur de l'agriculture. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner les principaux passages :

..... Oui, j'aime les champs, et dans les champs, les labours de l'homme, et le progrès par le labour.

Mais ici quel grand aspect des choses se révèle à mes pensées, sous quel point de vue nouveau m'apparaissent ces nobles travaux de l'agriculture ! Savez-vous, Messieurs, ce qui les élève, ce qui les ennoblit à mes yeux ? C'est la grande coopération où je les vois entrer avec Dieu : c'est la part merveilleuse qu'ils prennent dans l'harmonie universelle, dans l'équilibre des aliments, dans le maintien des lois de la Providence.

Vous, Messieurs, vous êtes les agents de la Providence dans l'accomplissement de ses vœux paternelles pour la nourriture de ses enfants. Tous ces matériaux de la vie organique, aspirés dans le sol par les racines des plantes, absorbés dans l'air par les feuilles des arbres, sont assimilés, sans être dénaturés, par les animaux qui en font leur nourriture. L'agriculture sait les retrouver partout et sous mille formes diverses, pour en faire des engrais féconds, précieux supplément du fumier des étables. Les débris de nos manufactures, les résidus de nos usines et de nos mille industries, les immondices de nos rues, tous ces objets sans nom et autrefois sans valeur, qui finiraient par encombrer l'espace et infecter l'air, tout cela, Messieurs, vous le savez mieux que moi, ce sont vos trésors, ce sont les ressources où vous puisez sans cesse, pour rendre au sol ce que vos récoltes lui ont enlevé ; et c'est ainsi, par cette rotation merveilleuse, que les éléments nécessaires de la vie organique se transforment et se rajeunissent perpétuellement, sans jamais s'épuiser.

J'admire, Messieurs, je ne saurais trop admirer cette grande fonction de l'agriculture et les secours que les industries de la science viennent ici lui prêter. Mais ce ne sont pas là vos seuls progrès ; je vous vois encore en collaboration directe avec le Créateur, non plus seulement pour des productions matérielles, non plus même dans le règne végétal, pour ces créations de nouvelles espèces, pour ce perfectionnement et cette multiplication des fleurs et des fruits, dus à un art si ingénieux, mais aussi par des créations vivantes, pour l'amélioration des animaux, instruments de labourage ou nourriciers de l'homme. Et dans votre riche exposition, je suis charmé de voir ces races remarquables de bestiaux, la belle race nivernaise, avec sa forme, sa couleur, sa pureté persistante, près de la belle race mancelle, si améliorée par les croisements, près de la race charolaise, si renommée pour sa finesse et son ampleur ; j'aime à voir les moutons du Berry, qui alimentent nos belles manufactures d'Orléans, et et tous les produits si beaux et si variés de la Touraine et du Poitou. Je le contemple avec une admiration ignorante, mais curieuse et satisfaite ; et il n'est pas jusqu'aux humbles habitants emplumés et bavards des basses-cours de nos ménagères sylognotes qui ne me réjouissent à voir. Savez-vous pourquoi ? Parce que, dans tous ces produits, je contemple à la fois le don de Dieu, le travail de l'homme et le progrès du bien-être pour tous.

Après les animaux, avant les matières et les choses, un classement intelligent a placé les machines, qui

tiennent en effet le milieu entre l'être vivant et la matière inerte ; ce sont, si je puis le dire ainsi, des choses animées. Il y a deux mille ans, on travaillait avec des esclaves abrutis. Aujourd'hui, l'homme est libre, et c'est la matière qu'on a réduite en esclaves. Selon l'expression originale d'un Américain, habitant de cette terre encore souillée et déchirée par l'esclavage, les esclaves, voilà les machines avant Jésus-Christ ; le fer, le feu, l'eau, réduits en servitude, les machines, voilà les seuls esclaves dix-huit cents ans après Jésus-Christ.

La science, avec un petit tuyau de drainage, augmente de moitié la valeur de certains terroirs ; la science, avec un peu de vapeur d'eau dans un tube de métal, bat, fauche, sème, moissonne, ou met en mouvement le tarare, le concasseur, le hache-paille, etc. L'homme a conçu, l'instrument exécute, la nature obéit.

Savez-vous pourquoi la France est le premier pays du monde ? L'Italie est plus belle, l'Angleterre est plus riche, la Russie est plus vaste ; mais nulle terre ne porte de plus vaillants cœurs et de plus honnêtes gens. C'est la vertu qui fait l'homme, Messieurs, et de toutes les machines exposées ici, il n'y en a pas de plus parfaite, pour cultiver la terre et lui faire rapporter de gros revenus, que le cœur d'un bon chrétien, laborieux, économe, sobre et plein d'honneur.

L'Angleterre a le charbon ; l'Italie a le soleil ; la Russie a le blé, le bois, les métaux ; la France a l'homme, ses ouvriers incomparables, ses braves paysans, élevés près de leurs mères, à l'ombre de nos clochers. Les Français sont les premiers ouvriers, les premiers laboureurs, les premiers soldats, les premiers chrétiens du monde ; et dans Jeanne d'Arc, vous saluez, hier, Messieurs, une villageoise, une guerrière, une Française, une chrétienne, patronne et symbole de tout ce que je célèbre ici.

Le poète autrefois félicitait l'antique Italie de produire par le labourage, ces races vigoureuses des Marses, des Sabins, des vieux Latins, qui donnaient à Rome ses forts soldats, ses austères juriconsultes, ses grands magistrats. Nous aussi nous pouvons féliciter la France agricole, et lui dire avec le poète : *Salut, terre bénie de Dieu ! mère féconde des moissons et des hommes.*

Un des plus vaillants soldats de la France, le maréchal Bugeaud, avait pris pour devise de notre grande colonie africaine : *Ense et Aratro : l'épée et la charrue* ; ajoutez-y, Messieurs, et il rajoutait lui-même : *Cruce et ingenio*, la croix et le génie, et vous aurez un grand peuple, vous aurez la France telle que Dieu l'a faite et la veut : que ces quatre mots demeurent donc éternellement sa devise !

Ce n'est pas tout, Messieurs, notre époque, vous le savez, est profondément tourmentée : eh bien ! l'agriculture est une solution large, pratique et pacifique de la plupart des redoutables problèmes qui agitent notre temps.

On s'effraie depuis quelques temps de l'émigration croissante des campagnes vers les villes ; on y entrevoit avec raison plus d'un péril pour la fortune agricole et pour l'état moral du pays : eh bien ! seule de nos jours, l'agriculture ralentit du moins ce mouvement et combat les périls créés ici par la surabondance, là par le dépérissement.

Pascal a dit un grand mot : " Bien des malheurs en ce monde viennent de ce qu'on ne sait pas demeurer chez soi. " Non, on ne le sait pas ; on ne le sait plus : ni le simple habitant des villages, que des rêves insensés arrachent à sa charrue ; ni les riches possesseurs de domaines, qu'un injustifiable dégoût éloigne des salutaires occupations et des saines jouissances de la campagne, et livre aux tentations d'un opulente oisiveté.

Ah ! s'il m'était permis ici d'exprimer un vœu, je dirais aux descendants de ces familles qui ont si longtemps parmi nous possédé la terre : Pourquoi, si l'industrie et le commerce ne vous conviennent point, ne seriez vous pas de nobles, et même, si vous le pouvez, d'illustres agriculteurs ? Au lieu d'aller trop souvent traîner à Paris, dans les cercles ruineux du jeu et du plaisir, une vie si peu digne de vous, et jeter le reste de vos biens dans les abîmes du luxe, ne vaudrait il pas mieux pour vous habiter honorablement vos terres, et pousser dans le pays ces racines profondes que les révolutions elles-mêmes ne sauraient arracher ? Oui, soyez fidèles au sol qui a fait votre nom et votre grandeur, et le sol vous sera fidèle à son tour, et les populations vous béniront !

Voulez-vous de la poésie ? N'est ce pas l'église qui est la poésie du village ; l'église, où vous allez le dimanche après le travail de la semaine, accompagné de votre compagne joyeuse, et de vos enfants tout épanouis dans leur robuste santé ; l'église, avec son seuil usé par vos pas, et plus encore par les pas de vos pères, avec son clocher qui se lève comme un doigt mystérieux pour montrer le ciel à la terre, sa cloche qui compte vos heures de la première à la dernière, son cimetière où dorment vos aïeux, sa place publique où vous jouez, enfants ; où vous conversez, hommes, où vous prenez l'air et le soleil, vieillards, où vous causez, jeunes filles ; où passent les nouveaux nés et les morts, les berceaux et les cercueils, les mariés et les voiles blancs de la première communion. Entrez, donc, laboureurs ; cette maison de Dieu, c'est la vôtre ; le ciel s'y rapproche de la terre. De quoi se compose le culte sacré ? Qui trouvez-vous ? Tous les biens que Dieu donne à votre travail : nous offrons le pain, le vin ; nous versons l'eau sur le front béni des enfants, l'huile sur les membres défaillants des infirmes ; nous sommes vêtus de lin ; nous brûlons votre cire ; l'autel est paré de vos fleurs, et nous portons le nom de pasteurs comme vous.

Que dirai-je des fêtes chrétiennes et de leurs affinités mystérieuses avec vos travaux et vos champs ? Vos terres dorment pendant l'hiver : ainsi dormait le monde dans la nuit et le froid de l'erreur quand vint le Christ. Mais de même qu'à partir de Noël, le soleil avance dans nos cieux et le jour gagne, de même, à partir de la naissance du Christ, divin soleil des âmes, le jour de la vérité gagna sur la nuit de l'erreur ; puis Pâques vient au printemps, avec la résurrection de la nature.

Et ces autres fêtes si aimables, instituées pour appeler la divine bénédiction sur vos campagnes : cette Fête-Dieu, qui fait marcher le Dieu du ciel dans les rues de nos villes et les sentiers de nos villages, par des voies semées de fleurs ; cette procession des Rogations qui chemine en priant Dieu dans les champs, quand le printemps sourit et fait des promesses que

l'automne ne tient pas toujours ! Touchante poésie du christianisme, Messieurs, que M. de Chateaubriand a si bien chantée !

Ne me demandez pas quels services un évêque peut rendre à l'agriculture. Vous semez du blé, je sème la paix et la vérité ; vous améliorez l'espèce bovine, je tâche d'améliorer l'espèce humaine. Vous élevez les agneaux, j'essaie d'élever les enfants ; je tâche en tous de faire des hommes. Les familles riches m'amènent leur fils ; je tâche de faire des riches qui aiment les champs, qui pensent à les habiter, qui comprennent leur temps, qui pratiquent leurs devoirs, et s'occupent un peu plus des bœufs ou des moutons que des lièvres et des chevreuils. Les familles pauvres me confient leurs enfants ; mes frères et moi, nous tâchons d'en faire gens honnêtes qui restent au village, en goûtant la simplicité, et sentent leur cœur ému au tintement de l'Angelus comme au battement du rappel. Oui, Messieurs, l'Eglise est aux âmes ce que le soleil est aux champs, ce soleil dont parlait si bien naguère un poète digne de ce nom, M. Victor Laprade :

C'était notre soleil, dans les travaux obscurs

Qui nous ont gardé fiers en nous conservant purs.

Et qui n'a remarqué, Messieurs, que le Sauveur tire sans cesse ses enseignements, ses images, ses paraboles, des choses de la campagne et des travaux mêmes de l'agriculture ? Il se compare lui-même à la vigne et nous aux branches. Il n'est pas seulement le sèmeur céleste, il est la semence, il est la tige, il est la sève féconde : les apôtres de l'Evangile sont les ouvriers de la vigne du Seigneur ; l'Eglise, c'est un grain de sénévé qui croît et devient un grand arbre ; la tâche échue à chacun dans la vie, c'est une journée de travailleur : la récompense après la vie, c'est le salaire après le travail du jour ; ce monde où les méchants sont mêlés aux bons, c'est un champ où l'ivraie croît avec le bon grain ; le juge suprême qui fait l'éternelle séparation, c'est le laboureur qui vannée son blé dans son aire, recueille le froment dans ses greniers, et jette la paille au feu. L'homme inutile dans la vie, c'est le figuier stérile : il est maudit. " Je vous ai posés, nous dit le Sauveur, pour que vous alliez et que vous portiez des fruits. " Comme c'est l'usage de l'homme des champs il emprunte des pronostics aux vents, au soleil ; il dit dans le ciel les signes du temps ; il demande aux oiseaux, aux lis des campagnes, de nous parler de la Providence ; il nomme, comme image des vertus et des vices, les bœufs et les brebis, les renards, les serpents et les colombes ; il parle de la métairie et du fermage, des bonnes et mauvaises terres, des bons et mauvais serviteurs, de l'économe infidèle. Il n'est pas jusqu'à la basse-cour des demeures rustiques et à ses plus humbles habitants qui ne lui fournissent d'aimables symboles. " Comme la poule, dit-il " rassemble ses petits sous ses ailes, combien de fois " n'ai je pas voulu vous ramener près de moi, et vous " ne l'avez pas voulu. "

Ah ! Messieurs, qu'on fait de mal à l'homme des champs lorsqu'on chasse de son cœur les consolants espoirs que la religion y dépose, et de son toit les vertus qu'elle y inspire ! Ah ! qu'on ne nous fasse plus de cultivateurs, irréligieux, impies ! La religion et la nature s'en étonnent et s'en attristent également.

Puisse les enfants comme les pères continuer à manier la bêche, la charrue, la faucille, à travailler.

aux champs, sous le ciel, sous le soleil, respirant à pleine poitrine l'air vivifiant et la lumière, face à face avec les merveilles de la nature et les beautés de Dieu ! Ah ! oui ! Monsieur, cela vaut bien, pour la santé de l'âme et du corps, les rues étroites des cités, les fumées de l'usine, l'air étouffant des ateliers.

Valeur nutritive des fourrages.

Les fourrages de même espèce ont-ils bien la même valeur nutritive ? C'est à dire examinons si les fourrages de même espèce ne nourrissent pas plus ou moins le bétail.

Du foin de prairie naturelle peut être plus ou moins nourrissant pendant une période ou une autre de l'exploitation.

Du trèfle, des fourrages verts entretiendront plus ou moins bien les animaux, suivant qu'ils auront été récoltés sur une terre riche ou sur un sol pauvre.

De là cette grande différence dans les appréciations des agronomes, qui ne se sont pas toujours entendus et qui ne pouvaient s'entendre sur les quantités de nourriture à donner au bétail.

Nous avons vu déperir des vaches de grande taille qui recevaient une forte ration de fourrages récoltés sur un sol maigre, tandis qu'on les entretenait en bon état avec une moindre quantité de fourrages provenant de terrains fertiles.

C'est que probablement, sur les sols très riches, très fumés, il se trouve dans les plantes une plus grande quantité de matières nutritives, disons simplement de *graisse*.

Cette observation nous amènera naturellement à ne point nourrir de très fortes bêtes sur des terres faibles c'est à dire mal fumées, et à ne pas conserver d'animaux faibles sur des terres énergiques, où la *graisse* s'est en quelque sorte accumulée par l'emploi prolongé de matières très-fertilisantes.

Il est aussi à notre connaissance que de fortes vaches qu'on avait transportées de terrains très riches sur des exploitations plus pauvres ont d'abord déperir. Plus tard, ces animaux se sont améliorés lorsque les terres ont été convenablement fumées.

Nous ne devons donc jamais sortir de ces principes, que nous nous permettons de formuler ainsi :

Le fumier amène le fumier, en augmentant la quantité du fourrage.

La graisse amène la graisse en donnant des fumiers et des fourrages plus substantiels.

La pauvre agriculture amène nécessairement de pauvre bétail.

L'art de traire les vaches.

Ce n'est pas sans raison que souvent, dans les journaux d'agriculture, on attire l'attention des cultivateurs sur la manière de traire les vaches. Il peut paraître ridicule à un grand nombre de cultivateurs d'essayer à leur en montrer lorsqu'il s'agit d'un travail journalier pratiqué dans une ferme ; malheureusement on n'y attache pas assez d'importance. Cette opération d'ailleurs est presque toujours livrée à des engagés qui, par négligence ou pour s'éviter de la peine, la pratiquent d'une façon très-incomplète, ce qui

peut être préjudiciable aux vaches et par conséquent à la qualité et à la quantité du lait.

Il nous paraît utile, pour éclairer les cultivateurs soucieux de leurs intérêts, de livrer à leur méditation l'article suivant que nous empruntons à *L'industrie laitière* :

C'est la manière de traire les vaches qui assure le bénéfice de tous les travaux et de toutes les dépenses de la laiterie. Les vaches étant élevées en vue de la production du lait, c'est de la personne chargée de les traire que dépend, en grande partie, la réussite de cette entreprise. Une personne maladroitement ayant la charge de traire les vaches, ruine une bonne vache.

Voici un fait cité par un habile éleveur anglais :

« J'avais confié à un valet une vache que j'avais toujours traitée d'une façon satisfaisante, et, en moins de quinze jours, la production du lait avait diminué de moitié. Le rendement de quinze vaches dans mon étable (la stabulation étant permanente), tomba tout d'un coup, d'une moyenne de 336 livres par jour, pour une semaine, à 240 livres par jour pour la semaine suivante, par cette seule cause qu'un ouvrier maladroit avait été chargé de les traire pendant une semaine. C'était un jeune homme grossier et brutal qui maltraitait les vaches. Pendant tout le reste de la saison la production du lait ne remonta pas à son taux normal, bien que leur nourriture et la personne chargée de leur entretien fussent restées les mêmes. J'avais voulu économiser 2 shillings par jour, en employant un jeune garçon au lieu d'un homme expérimenté ; je perdis plus de quatre fois ce montant par jour. »

Ce cas se présente très-fréquemment dans les laiteries, et la raison en est fort aisée à comprendre. La vache est un animal nerveux, et toute excitation nerveuse exerce une influence importante sur la circulation. Comme le lait est sécrété par le sang, tout ce qui agit sur la circulation du sang agit également sur la sécrétion du lait. En outre, le pis est un organe extrêmement délicat, formé de membranes très-sensibles et de glandes sécrétoires très-déliques, placées l'une près de l'autre, et dont 200 n'occupent pas plus d'une pouce carré. Ces glandes sont à leur tour formées de la réunion d'un certain nombre de cellules, et chaque cellule est la fin d'un petit vaisseau sanguin et le commencement d'un petit vaisseau lactifère (qui produit le lait).

Quand donc on traite la vache sans les précautions nécessaires, on irrite promptement la délicate organisation du pis ; si l'opération n'est pas faite complètement et promptement, ces glandes et ces vaisseaux si fins souffrent plus ou moins, et, comme ils sont nombreux, un très léger dérangement de chacun d'eux devient fort sensible sur le résultat total, de sorte qu'un opérateur maladroit mettra bientôt à sec une vache, si bonne laitière qu'elle soit ; une personne habile, au contraire, saura non-seulement obtenir de la vache tout le lait qu'elle peut donner, mais elle concourra à l'accroissement de la production de la vache, en augmentant par l'exercice les aptitudes de l'organe de la lactation.

Pour traire les vaches, il y a des règles à suivre.

Le lait sécrété par les glandes remplit graduellement les conduits, passant par les plus petits aux

plus grands; les derniers étant situés à la partie inférieure du pis et ayant pour issue les tétines, quand il est rempli; à une capacité considérable. Lorsqu'on presse doucement la tétine du sommet à la base, le contenu s'en exprime en jet, et lorsque la pression cesse, le canal se remplit instantanément, non-seulement par la force de la pesanteur, mais aussi par la pression qu'exercent les membranes distendues du pis, ainsi que par la pression atmosphérique; en effet, quand la tétine vidée cesse d'être comprimée par la main de l'opérateur, le tube élastique reprend sa forme première; il se formerait donc dans le passage un espace vide, si le lait s'y précipitait et ne le combloit à l'instant.

La pression se fera du bout à la base de la tétine et sans traction. Tirer la tétine de haut en bas, en l'écorchant, pour ainsi dire, avec les doigts, est un mauvais procédé. Il faut prendre la tétine dans la main, par le bout, et on la comprimera par un mouvement ferme et égal. En s'y prenant mal, on pourrait imprimer au lait une direction contraire et le refouler de la tétine dans le pis, et beaucoup de vaches sont endommagées par la faute des vachers maladroits et ignorants.

Quand le pis est complètement rempli, la pression de la membrane tendue est très forte. Quelquefois cette pression dépasse l'élasticité de la membrane annulaire qui forme l'ouverture de la tétine, et la vache perd son lait.

Si, dans ce cas, le lait n'avait pas d'issue, la vache en souffrirait; en effet, quand la tension du pis devient trop considérable, elle nuit aux dernières cellules des glandes, qui sont extrêmement nerveuses, et cause une grande souffrance à la bête; de plus, elle nuit à l'appareil circulatoire et y produit de l'engorgement; le sang, dans ces vaisseaux délicats, ne peut décharger le lait qu'il apporte et qui se trouve ramené dans la circulation, chargeant le sang d'un élément anormal et, par suite, malsain. Il est donc facile de concevoir que certaines vaches devraient être débarrassées de leur lait plus souvent que deux fois par jour; il serait préférable de les traire toutes les huit heures, elles ne donneront que plus de lait. On conçoit aussi facilement quel inconvénient résulterait d'une portion de lait laissée dans le pis, ou d'une mauvaise manière de traire. Le pis doit être complètement vidé à chaque opération.

De plus, la vache ne doit pas être dérangée pendant qu'on la traite, et il convient de n'en laisser approcher personne. Le meilleur moment de traire une vache, est immédiatement avant ou après son repas. La traire pendant qu'elle mange, c'est la déranger et la contrarier. Il ne faut pas chanter ou bourdonner, mais on peut parler à la vache d'une voix douce et caressante. On observera constamment les mouvements que la vache pourrait faire avec les pieds, et qui renverseraient le seau; mais si le seau se trouve renversé par accident, on ne punira pas la vache pour cela.

Traire une vache est une opération qu'on doit faire sérieusement, avec goût et avec patience, mais, aussi, tranquillement et promptement.

Si une vache est vicieuse, on la punira. Un coup de lanière donné à propos, suffira; si l'on ne donne qu'un

seul coup, la vache sera domptée, une correction plus brutale l'excitera au contraire à se venger. Je ne pense pas que jamais une vache rétive n'ait pas été domptée par des corrections modérées. Punir à propos, sévèrement et sommairement, devient de temps à autre une nécessité, surtout pour les bêtes jeunes; mais une vache ne devrait jamais être battue, jamais cognée ni frappée à la tête ou à la face.

Le pressage des fourrages.

La question des fourrages forme l'une des grandes préoccupations du cultivateur. Il sait que de la qualité des fourrages dépend la prospérité et la richesse de ses étables. Tous ses efforts se concentrent à assurer le bon conditionnement de la récolte, et lorsque le mauvais temps vient l'amoinrir, à combiner de sacrifices ne doit-il point se résigner.

L'emploi raisonné des engrais, le nombreux outillage qu'il est loisible au cultivateur de se procurer, lui permet de mettre à profit toutes les ressources de la nature pour augmenter la production du sol, et recueillir rapidement sa moisson. Mais ce qu'il omet de faire le plus souvent, et qui forme la partie la plus essentielle de son exploitation, c'est le manque de précautions pour assurer la conservation de sa récolte.

Nous ne traiterons pas ici la question des fourrages et du foin en particulier. Et précisément parce que nous entendons les cultivateurs se plaindre de n'avoir obtenu, comme l'an dernier, qu'une faible récolte en fourrages, nous croyons l'occasion favorable de leur rappeler un procédé qui leur permettront de tirer le plus d'avantage possible des fourrages qu'ils ont en réserve. Nous voulons parler des machines à presser le foin. Il y a déjà quelques années qu'elles sont en usage, mais on ne les a employées que pour les foins que l'on destinait à l'exportation.

L'expérience a prouvé que le pressage des fourrages—foins et pailles—conserve aux plantes leur arôme et leur fraîcheur et les empêche de vieillir. L'air ne circulant plus dans la masse, comme dans les procédés que l'on emploie généralement pour mettre les fourrages dans les fenils, ne peut réaliser son action destructive; en somme elle conserve d'une manière absolue la qualité des fourrages.

Des expériences pratiques ont été faites à ce sujet. Les résultats ont été mauvais en ce qui concerne le pressage du fourrage vert, mais les essais ont démontré d'une manière incontestable les avantages qu'on peut retirer du pressage du fourrage resté sur le pré et mis en balle immédiatement. Au point nutritif, elle lui conserve toutes ses fleurs et toutes ses feuilles, ce qui constitue une somme de nourriture importante et supérieure en qualité aux tiges. Au point de vue hygiénique, elle conserve entière la qualité des fourrages et entrave les fermentations qui rendent ces aliments insalubres, empêche la poussière de pénétrer dans la masse et supprime ainsi cette innombrable végétation d'infiniment petits dont l'ingestion exerce une influence fâcheuse sur la santé des animaux. Au point de vue économique, elle augmente la capacité réelle des greniers, puisqu'elle permet d'emmagasiner six fois plus de foin dans le même espace.

Choses et autres.

Les boissons enivrantes aux Etats-Unis: Si vous voulez connaître ce qui se dépense de boissons fortes dans un grand pays comme celui qui nous avoisine, les Etats-Unis, consultez la statistique publiée dans le journal: *New Medical Journal*, par le Dr Marmot:

Il vous dira que dans l'espace de dix années, l'alcool a imposé aux Etats-Unis une dépense directe de 600 millions de piastres; qu'il a causé une dépense indirecte de pareille somme; qu'il a détruit 300,000 existences; qu'il a fourni 400,000 orphelins aux asiles; qu'il a fait mettre en prison et dans les maisons de réforme 158,000 individus; qu'il a été la cause de 10,000 suicides; qu'il a causé par incendie ou violence la perte d'au moins dix millions de piastres, et qu'il a fait 300,000 veuves et un million d'orphelins.—Ces faits navrants n'ont pas besoin de commentaires.

Verté la plus grande.—“ Rien sans l'agriculture: ” hors de là, point de moyens d'existence, point de connaissance de Dieu, point de société.

Amour de la vie rustique.—Au-dessus de tous les procédés et de toutes les méthodes de culture, au-dessus même de la science nous placerons toujours bien haut le courage et le cœur du cultivateur; le goût et l'amour de la vie rustique: c'est par là que les campagnes seront puissantes et prospères.

Aimez donc la terre pour qu'elle vous comble de ses dons. Aimez le labourage et le pâturage, ces deux sources fécondes de bien-être, ces deux mystères de vie que notre pays recèle dans son sein.

Cultiver sans fumier, c'est se ruiner.—Si, avec du soin, vous obtenez cette année une charretée de fumier de plus que de coutume, cette charretée bien employée produira, l'année prochaine, deux charretées de fourrage qui donneront quatre charretées de récoltes, et ainsi de suite progressivement.

Le bétail donne de l'argent et du fumier.—Le fumier fait venir le grain qui nous nourrit et remplit le gousset, dit Jacques Bujault.

Le pied du maître fume le champ.—L'œil du maître engraisse le cheval.—A celui qui veille, tout se révèle.

RECETTES

Mastic pour coller très solidement les bois avec des matières d'une autre nature.

On a souvent besoin de coller des objets en bois avec d'autres en métal, en vers, en pierre, etc, etc; le mastic suivant satisfait, nous assure-t-on, parfaitement à ces conditions:

On fait bouillir de la colle forte de menuisier avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle ait atteint à la consistance convenable pour l'assemblage des objets en bois. On y ajoute autant de cendre de bois tamisée qu'il en faut pour l'épaissir au même point qu'un vernis. On enduit alors de cette masse encore chaude les surfaces que l'on veut réunir, et on les presse l'un contre l'autre. Après le refroidissement et la dessiccation, ces surfaces se trouvent si fortement unies que, pour les séparer, il faut un très-grand effort, et que l'on voit souvent les surfaces de ruptures être différentes de celles qui ont été assemblées par la colle. Des pierres à aiguiser, ainsi montées sur du bois, ont résisté, pendant une année, à tous les efforts qui pouvaient les désunir.

Manière de conserver le miel.

On conserve difficilement le miel d'une année à l'autre, parce qu'on ne le place pas dans des lieux propres à cet effet. On sait que le miel s'empare de l'humidité contenue dans l'air du lieu où il est placé, qu'il se dissout; et que, de dur qu'il était, il devient mollet et s'agrip. Pour obvier à ces inconvénients, il faut, aussitôt que le miel est dans des vaisseaux de faïence ou de bois, le bien boucher, et le placer dans un lieu sec et frais. Il

ne faut jamais mettre du miel liquide dans un vase contenant du miel qui a pris de la consistance; ce mélange le fait fermenter et agrip.

Si l'on veut conserver le miel en état de fluidité d'une année à l'autre, il faut laisser les rayons dans les couvercles, et n'en prendre qu'au besoin, soit pour les abeilles, soit pour sa consommation.

CULTURE DES FRUITS.

Afin d'encourager la culture des fruits de variétés les plus recommandables, grâce à la libéralité de l'un de nos entrepreneurs pépiniéristes Canadiens, nous sommes en mesure d'offrir des plants de groseilliers, de framboisiers, de gadelliers et de fraisières à des conditions très-avantageuses aux anciens et aux nouveaux abonnés de la *Gazette des Campagnes*.

Les abonnés qui s'adresseront à notre Bureau pour l'achat des plants de fruits que nous venons de désigner, à la douzaine ou plus, les obtiendront au prix qu'ils se vendent par 100 plants chez les pépiniéristes.

Les groseilliers et les gadelliers valent \$3 la douzaine chez les pépiniéristes, coûteront à nos abonnés \$1.80 la douzaine.

Les framboisiers (*Rouge-Anvers* ou *Blanc-orange*) valent \$1 la douzaine chez les pépiniéristes, coûteront 50 centins la douzaine.

Les fraisières (belles variétés de jardin, assortis), valent 25 centins la douzaine chez les pépiniéristes, coûteront 15 centins la douzaine.—La variété “Sharpless” sera expédiée à 50 centins la douzaine.—Nous expédierons par la maille, à nos frais, les plants de fraisières.

Pour ce qui est des autres plants, ils seront paquetés à nos frais puis livrés à la Station de Ste-Anne de la Pocatière, les acheteurs ayant eux-mêmes à payer les frais de transport jusqu'au lieu de leur destination.

Nous ferons la distribution de ces plants, à ceux qui nous en auront fait la demande, dans le cours des mois de septembre et octobre. Il faudra donc nous en faire la commande dans le cours du mois d'août ou commencement de septembre.

FIRMIN H. PROULX.

INSTRUMENTS ARATOIRES A VENDRE.

Charrues de différents modèles et de différents prix.
Trains auxquels on peut attacher toutes sortes de charues-cultivateurs et des arrache-patates.
Herses circulaires faisant deux fois plus d'ouvrage que les autres.
Herses en fer, en trois et quatre sections.
Semoir Vessot, avec herse, rouleau et appareils pour semer la graine de mil.
Cultivateurs à un ou deux chevaux, ainsi que sarclours pour jardins, et leurs accessoires.
Faucheuses, les célèbres “Toronto” de Whiteley.
Moissonneuses, “Toronto,” de Whiteley, Faucheuses, à un cheval.
Barattes, de Blanchard.—Manipulateur mécanique pour travailler le beurre.
Arrache souche.—Cribles ordinaires.—Cribles pour séparer toutes espèces de grains.
Semoirs à graines de jardin.—Charrotes à foin.—Tombeaux écossais.—Camion de Magasin.—Brouettes.—Houe ou pelle à cheval.—Laveuses de toutes espèces.—Tordeuse.—Presso à foin, etc., etc.

Assortiment complet de pièces extra à la disposition de ceux qui ont des réparations à faire à leurs machines.

Catalogues envoyés gratis.

S'adresser à

CHS. T. COTÉ & CIE,
30, rue St-Paul et 32, rue St-André, Québec.